

COMMENTAIRE D'UN TEXTE LITTÉRAIRE SUR PROGRAMME

ÉPREUVE A OPTION : ECRIT

**Aude DÉRUELLE, Nathalie FROLOFF,
Patricia LOJKINE, Alexandre TARRÊTE**

Coefficient : 3 ; Durée : 4h

318 candidats ont composé. La moyenne de l'épreuve est de 9,77, la même exactement que l'an passé. 67 copies ont obtenu 14 ou plus, dont une copie la note de 20.

L'extrait proposé cette année était un passage de *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert (Folio, p. 388-389). Il mettait en jeu certaines notions impliquées par le thème choisi (« Littérature et savoir ») : le rapport entre théorie et pratique, entre expérience et savoir livresque. Rappelons toutefois que ce chapeau, choisi pour regrouper les œuvres au programme, ne doit pas être conçu comme un carcan pour la lecture de l'extrait proposé. Le texte doit être pris en considération et éclairé dans toutes ses dimensions, qu'elles recoupent ou non la thématique du programme. Il s'agit bien pour le candidat de démontrer sa sensibilité en mettant en lumière les qualités principales d'un texte littéraire.

En l'occurrence, nous avons considéré que dans cette page de Flaubert, deux aspects en particulier étaient essentiels : la polyphonie et le jeu sur les différents discours d'une part, l'ironie et le comique d'autre part. Les meilleures copies ont ainsi mis en rapport ces deux dimensions, pour montrer comment l'ironie flaubertienne s'exprimait à travers la superposition des voix des personnages, des références convoquées, et du narrateur lui-même. Ce vacillement des énoncés se déploie dans un jeu subtil de porte-à-faux, de prise de distance voire de contestation entre ces différentes instances. Du point de vue stylistique et littéraire, l'un des enjeux était donc de rendre perceptibles à la fois la superposition, la variation constante des voix narratives auxquelles se mêle ou que surplombe le point de vue du narrateur flaubertien, ainsi que la cohérence d'un texte lissé qui limite et contient les effets de polyphonie.

Ignorant le comique du texte, trop de copies sont restées platement sérieuses, obnubilées par la problématique à la fois trop étroite et trop générale de la mise en question des savoirs, voire simplement de leur transmission, perspective qui ne pouvait suffire à rendre compte du plaisir unique procuré par la lecture de cet extrait à la fois désespérant et cocasse. Trop de copies ternes, austères et froides ne sont pas sorties d'une approche purement épistémologique, voire pédagogique, alors que le scepticisme implacable de Flaubert ne fait qu'un, dans son dernier roman, avec le comique perpétuellement renaissant des situations et l'ironie constante du style. Mais il ne suffit pas de dire que le texte est ironique, ce à quoi se sont bien trop souvent limitées les copies, il faut encore montrer, sur des exemples bien choisis, comment fonctionne cette ironie. De même, il faut être en mesure d'identifier le discours indirect libre, trait marquant du style flaubertien, mais ne pas en rester à ce constat et mettre en évidence les critères d'identification. Le paragraphe sur le diptyque de gravures, dont le comique tourne à la charge, a mal été étudié : les copies se sont généralement contentées de répéter les différentes étapes des deux protagonistes (Eugène et Adolphe), et les seules analyses ont consisté en des extrapolations maladroitement herméneutiques sur la signification des deux prénoms. Pointons également une erreur de méthode : il ne s'agit pas de réserver l'analyse du comique pour une troisième partie qui viendrait éclairer la lecture de l'extrait en un renversement maladroitement dramatisé des propos précédents, faussement sérieux. Rappelons enfin que le texte littéraire ne se laisse pas réduire à l'illustration d'une thèse, ni à

la simple expression de la pensée de l'auteur sur un problème de société (ici, l'enseignement de la morale). Des questions aussi plates que « pourquoi Bouvard et Pécuchet sont-ils de mauvais enseignants ? », « comment peut-on expliquer l'échec de leur pédagogie ? », ou encore « pourquoi les personnages échouent-ils une fois de plus ? » ne pouvaient tenir lieu ici de problématique suffisante. Trop de copies manquent de surplomb critique, d'approche poéticienne, de nuances, considèrent que Flaubert « montre ici » ou « dénonce » quelque chose ; d'autres plaquent une dimension religieuse, ou allégorique, sur le texte. Des formules générales (« la mise en crise du genre romanesque ») n'apportent rien de substantiel, voire se trouvent en porte-à-faux par rapport à l'extrait (« un roman sur rien »). De nombreuses copies ont présenté les personnages principaux sous un jour caricatural : pour bien des candidats, Bouvard et Pécuchet ne seraient que de parfaits imbéciles, allant d'échec en échec, et l'ayant bien mérité. Comment ne pas voir que ces personnages comiques sont également touchants, que leurs entreprises toujours infructueuses manifestent aussi une remarquable énergie, une soif de savoir sans frein, qui attire souvent la sympathie ? À travers la maladresse obstinée de ces personnages, c'est la fragilité même des ambitions du savoir humain, sous ses formes les plus hautes, qui se trouve moquée. On ne pouvait pas non plus, sous peine de simplisme, faire jouer certains personnages contre les autres : Victor et Victorine ne sont pas plus intelligents (!) que Bouvard et Pécuchet, ils n'ont pas « raison » contre eux – ni l'inverse d'ailleurs. Un certain nombre de candidats se sont contentés d'exprimer une empathie envers le destin de jeunes écoliers soumis à la torture d'une pédagogie qu'ils n'hésitent pas à condamner comme autoritaire et arbitraire, regrettant que Bouvard et Pécuchet n'aient pas su mieux tirer profit de « supports pédagogiques variés ».

Les œuvres au programme cette année avaient certes une dimension encyclopédique, mais nous n'avions pas d'attente exagérée en matière d'érudition. Nous avons apprécié la culture philosophique des candidats, le cas échéant. Encore fallait-il qu'elle soit appropriée : il semblait ici plus pertinent, pour éclairer les catégories de philosophie morale employées ici, de recourir à Rousseau, à Kant ou à Auguste Comte qu'à Aristote ou Platon, souvent bien connus des élèves de classes préparatoires, mais un peu plus éloignés du contexte intellectuel du XIX^e siècle. Les références philosophiques ne devaient pas en tout cas donner lieu à des excursus entièrement détachés du texte sur le Bien, l'éducation, la morale. Nous n'avions pas non plus d'exigences excessives en matière de connaissances historiques : qu'un candidat n'ait pas en mémoire l'identité précise de Belzunce, voire de Jacquard ne nous a pas choqués. La prudence est toutefois de mise. Ne pas les connaître ne signifie pas qu'ils ne sont pas connus : la célébrité de Benjamin Franklin aurait pu éviter des erreurs aux candidats, qui ont vu parfois dans cette liste une série de « parfaits inconnus » ou de « personnages fictifs ». Sans parler d'un ou deux candidats, spectaculairement ignorants de toute chronologie, qui ont cru de manière absurde que le prénom « Adolphe » pouvait évoquer un dictateur bien ultérieur. Quant à l'intertextualité, on pouvait relever, outre la subversion du roman d'éducation (*Émile*), des allusions possibles au modèle de la méthode expérimentale, aux catégorisations de la raison pratique, à la présentation toute scolastique, formelle, taxinomique des manuels et des cours doctrinaux.

La connaissance du livre au programme est bel et bien requise : il fallait pouvoir ici présenter brièvement Victor et Victorine, ce qui n'a pas toujours été fait. L'épisode marquant du chat ébouillanté pouvait être évoqué, à condition de bien le situer, juste après le passage à commenter, et non pas juste avant, comme un brutal démenti aux espoirs des deux maîtres de morale, et non comme un épisode ayant nécessité la leçon comme une forme de correction. De manière plus générale, c'est par une fréquentation assidue des œuvres au programme que les candidats pourront se familiariser avec l'univers et la pensée de l'auteur, et connaître les détails de l'action et des caractères, ce qui constitue un arrière-plan indispensable pour commenter l'extrait proposé de manière juste et profonde. Les renvois à la correspondance et

aux autres œuvres de Flaubert, les citations de critiques ne doivent toutefois pas être jetées de manière mécanique, comme de simples signes de connivence : elles ne sont justifiées que si elles font l'objet d'un commentaire ou si elles sont utiles à l'analyse. Ainsi il était bien superflu de désigner continûment Bouvard et Pécuchet comme des « cloportes », appellation qui a fait florès auprès des candidats, mais qui n'apportait rien à l'analyse du passage. Une bonne connaissance de la situation du texte permettait également de dégager des tensions internes à l'œuvre propres à enrichir le commentaire de l'extrait (à la fin du chapitre VIII, à propos de Touache justement, Pécuchet professait des idées hardies, anticonformistes, « d'une immoralité complète »).

On se méfiera de l'abus de certaines figures de style : tout extrait de roman n'est pas une « mise en abyme » de l'ensemble ; de même l'hypallage, l'hyperbate, l'antonomase et la syllepse ne sont pas toujours des figures bien maniées. Tout texte qui produit un effet sur son lecteur n'est pas « performatif ». On notera également certaines exagérations ou facilités de langage et d'analyse : trop de candidats se laissent aller à penser que « le texte est programmé pour s'autodétruire », qu'il « produit sa propre stérilité », que les personnages sont « réifiés », « déshumanisés ». Autant d'expressions excessives et inexactes. Le style doit être correct, précis, clair. On évitera donc les développements laborieux, répétitifs, le jargon prétentieux et obscur, le lyrisme de pacotille, le style journalistique ou relâché. Des faux sens ont été relevés sur « débonnaire », « la sanction des devoirs », « fracturer une armoire », « ivre-mort ». Rappelons que « décrédibilisation » (« décrédibiliser ») n'est pas français et que « pallier » se construit directement. L'orthographe est à surveiller : le temps de relecture ne doit pas être sacrifié.

L'exercice n'a rien d'infaisable. Comme chaque année nous avons eu plaisir à lire quelques copies quasi-parfaites, écrites dans un style précis, nuancé, ferme, élégant, proposant une lecture du texte riche et même originale, déployant d'excellentes analyses de détail et une appréciation éclairée des enjeux d'ensemble du texte.